

FEMME AFRICAINE : IMAGES CONTRASTÉES

Germain
KAMBALE
Makwera,
Jésuite.
Rédacteur en
Chef adjoint de
Congo-Afrique.
gerkambale@
yahoo.fr

En Afrique noire, la thématique de la femme, à laquelle *Congo-Afrique* consacre traditionnellement le mois de Mars, est l'une des plus contrastées. Ceux qui s'y intéressent s'interrogent sans cesse : la femme africaine est-elle une « parure » soumise à toute forme de meurtrissures, un appât marketing que les médias exposent sans gêne à travers des images et des messages subliminaux véhiculés dans des spots publicitaires ? Ou alors, est-elle une étoile qui éclaire l'obscurité d'une société en crise, pleine d'ingéniosité, de vitalité et d'énergie, capable de promouvoir les dynamiques d'un avenir lumineux ? Pourquoi son autonomisation serait-elle une préoccupation importante au point de focaliser l'attention de tous ?

En effet, dans nos mégaloilles comme dans nos milieux ruraux, l'imaginaire africain véhicule des images stéréotypées de la femme. Elle est représentée comme une personne entre le pouvoir dissimulé et la domination ; entre l'idéalisation exaltée d'épouse docile, généreuse et la stigmatisation infamante de la beauté attrayante et cupide. Elle est tantôt adulée et reconnue ; tantôt rejetée et victimisée ; tantôt en lutte et glanant ci et là quelques succès, en dépit d'obstacles dressés sur son chemin.

Ce sont des images contrastées d'une réalité plurielle où se côtoient des situations extrêmes, dans nos pays africains. Échapper à ce mélange, c'est rencontrer des cas quasiment rares « d'une femme absolument forte, comme Sarraounia d'Abdoulaye Mamadi, soit une femme complètement victime, comme Perpétue de Mongo Béti »¹.

1 Denise BRAHIMI et Anne TREVARTHEN, *Les femmes dans la littérature africaine*, Paris, Karthala, 1998, p. 10.

Ces images révèlent l'expression des modèles culturels ou des éléments de l'imaginaire intériorisés (à exorciser !) dans le processus de socialisation. Des images qui sont l'expression d'un écartèlement entre la volonté d'améliorer son sort et la conscience des pesanteurs qui assègent cette amélioration. À ce sujet, le récit de Mariama Bâ, *Une si longue lettre*², est un bel exemple. Et si les opinions confortent encore l'odeur des pesanteurs, les comportements observés, dans nos pays africains, s'en écartent et montrent que la femme africaine n'est pas restée en marge des efforts pour bâtir une société humaine et digne.

Ce déplacement révèle que la promotion de la femme africaine doit se faire notamment par et à travers des formations de qualité exigeant des dirigeants africains un budget conséquent, afin de maximiser ses potentialités. Ces formations doublées d'une prise de conscience de ses droits et de ses devoirs conduiront assurément la femme africaine à occuper la place qu'elle mérite, comme le suggère Kâ Mana : « une prise de conscience, une prise de parole et un engagement dans des actions nouvelles pour construire une société nouvelle »³.

Sans ambition quelconque de tomber dans les dérives d'une revendication féministe, les situations précitées sont prises en compte, dans ce numéro, à travers la participation de certaines femmes, à la vie économique, juridique, politique, sociale et culturelle de la RD Congo et de l'Afrique. À ce titre, Joséphine Bitota jette un regard critique sur les systèmes matrimoniaux (polygamie et monogamie) écartelés entre les traditions et la modernité, du fait que les législateurs africains, par mimétisme des droits des anciennes métropoles, appliquent les exigences du mariage monogamique à des unions polygamiques. L'auteure soutient que les législateurs africains devraient s'interroger constamment sur la pertinence de certaines « coutumes » afin de susciter des réformes qui s'imposent pour le développement harmonieux de la société. C'est autant dire que le refus de certaines pratiques locales est le reflet d'un déficit d'usage de la raison. Dès lors, comment valoriser ces pratiques locales ?

C'est à cette question que Jean Pierre Lotoy tente de répondre en abordant la problématique de l'éducation prénatale naturelle. Celle-ci demeure, dans une société aux multiples dérèglements, un arbre de solutions susceptibles d'aider à immuniser la communauté contre les déviances comportementales ou à faire face, de façon clinique, à certaines boulimies aux conséquences inédites. À son estime, il faut une remise à jour et une vulgarisation de l'éducation prénatale naturelle telle que

2 Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Paris, Rocher, 2001.

3 *Le Potentiel*, n°6654 du vendredi 12 février 2016, p. 3.

pratiquée dans les anciennes sociétés africaines, en général, et chez les *Ekonda*⁴ de la RD Congo, en particulier. L'auteur rappelle que la femme (enceinte), prenant en charge l'éducation de l'enfant depuis le stade néonatal jusqu'à son adolescence, est le socle de l'épanouissement équilibré et durable de toute la société. Vouloir négliger cette dimension entraîne, entre autres, des conséquences examinées dans la contribution de Pamphile Mabiala qui rappelle que la pandémie du VIH/Sida reste vivace et cause encore de nombreux ravages dans les familles. Il convient donc de demeurer vigilants.

Dans notre page culturelle, à la suite des études des nombres de la décade commencées depuis 1999 par Richard Ngub'Usim, Léonard Kambere examine la symbolique des nombres 3, 9 et 27 chez les *Kongo*. Il montre qu'à chaque nombre correspond un génie créateur propre, très souvent, fort révélateur des éléments culturels inédits... Bonne lecture à vous. ■

4 Les Ekonda est une souche Mongo spécifique, qui vit dans l'arrière-pays Tumba-Maindombe, les deux grands Lacs résiduels de la RD Congo constituant, avec le Lac Moëro, des vestiges de la mer intérieure.